

PREMIERE PARTIE

## • La montée vers l'autel

"Louis Grignon était fils de noble homme Jean-Baptiste Grignon, sieur de la Bacheleraie, avocat au bailliage de Montfort la Canne, diocèse de Saint-Malo en Bretagne, et de Jeanne Robert." Né le 31 janvier 1673, il reçut au baptême le nom de Louis auquel il ajouta celui de Marie au jour de sa confirmation. Louis-Marie ne grandit pas solitaire: deux garçons et six filles le suivirent dans l'existence. De ces neuf enfants, Louis devint prêtre, un autre entra chez les Dominicains et trois filles prirent le voile. C'est à ce foyer chrétien que Louis-Marie s'initia à la pratique des vertus austères qui étonnèrent ses contemporains.

Pour dire toute la vérité, cet enfant se fit remarquer très tôt à la maison par une piété et un sérieux au-dessus de son âge. Il n'avait pas encore cinq ans qu'il parlait volontiers de Dieu; il s'approchait de sa mère, lorsqu'il la voyait affligée, pour la consoler et l'exhorter à souffrir avec patience. Si Louise était sa soeur préférée, c'est qu'elle voulait bien partager ses exercices de piété. Parfois, il devait lui faire de petits présents pour l'arracher à ses compagnes de jeu et lui offrir quelque petit compliment: "Ma chère soeur, vous serez toute belle et le monde vous aimera si vous aimez Dieu."

### Que deviendra cet enfant?

Un mystère planait sur l'avenir de cet enfant; sûrement Dieu avait jeté les yeux sur lui et l'avait réservé à quelque grande mission. Au baptême il s'était emparé de ce cœur neuf et l'avait rempli de sa grâce; il lui avait fait don surtout d'une sagesse supérieure, qui l'écarterait des sentiers ordinaires et le conduirait tout droit au sommet de la perfection. Selon toutes les apparences, Louis-Marie conserva intacte jusqu'à la tombe, par un privilège très rare, l'innocence de son baptême. "Il a toujours vécu comme un ange dans un corps mortel. Je suis persuadé qu'il est mort vierge et que sa chair est rentrée innocente dans le tombeau." Ce témoignage provient de son ami intime et du confident de toute sa vie.

Louis-Marie, régénéré par le baptême, conclut avec Dieu une alliance éternelle. Il promit de fermer son cœur aux avances du démon, de conserver l'amitié de celui qui était devenu son Père et l'Hôte de son âme. Rien ne put l'amener à trahir son serment. Son baptême orienta définitivement sa vie; aussi décida-t-il, un jour, de changer son nom en celui de Montfort, par respect pour le lieu où l'eau sainte avait lavé son âme et l'avait consacrée au service du Roi des rois. La vie en état de grâce, la vie de soumission au Maître est la seule permise à un baptisé. Nul n'ignore ce qu'elle exige de courage et de vigilance de la part d'une nature affaiblie et entourée d'ennemis. Bien peu de chrétiens échappent au naufrage fatal.

Louis-Marie trouva le secret de son immunité dans sa dévotion à la sainte Vierge. Il enseignera plus tard aux pécheurs à confier leur persévérance à cette Vierge fidèle. "C'est à sa fidélité que l'on se fit, c'est sur sa puissance que l'on s'appuie, c'est sur sa miséricorde et sa charité que l'on se fonde, afin qu'elle conserve et augmente nos vertus et nos mérites, malgré le diable, le monde et la chair qui font leurs efforts pour nous les enlever." Le nom et l'influence de la sainte Vierge se retrouvent partout, comme nous verrons, dans la vie extraordinaire de Louis-Marie Grignion.

Jusqu'à l'âge de douze ans, il fréquente l'école de sa ville natale. Appliqué à l'étude, il ne se mêlait jamais aux jeux de ses petits camarades. Non pas qu'il fut gauche ou timide. Un attrait puissant le tirait ailleurs, au-dedans de lui-même; il trouvait plaisir et profit à méditer, à converser avec l'Hôte intime. Il préférait se retirer dans quelque coin tranquille, pour vaquer à la prière et réciter son chapelet devant une petite image de la sainte Vierge, pratique qu'il continua dans la suite. On se représente mal le Père de Montfort sans un chapelet et sans une image de la sainte Vierge. Veut-il prier? il sort de sa poche une gravure, une statuette et il se trouve magiquement en présence de sa Mère du ciel. Devant elle il prie, il trouve ce qu'il faut dire et aussi ce qu'il faudra faire ensuite durant la journée.

Une piété aussi envahissante ne plaisait pas aux ambitions que son père nourrissait pour lui. Louis-Marie aurait mieux fait, à son sens, de s'in-



téresser à cette terre et aux besoins de la nombreuse famille. C'est qu'il avait entendu un appel vers une vie plus haute; il comptait plus sur la divine Providence que sur ses talents naturels pour soutenir les siens. De nombreuses années plus tard, il adressera ce reproche à son père qu'il estime trop penché vers les biens de ce monde: "Je prie mon père de la part de mon Père céleste de ne point toucher la poix, car il en sera gâté, de ne point manger de la terre, car il en sera suffoqué, de ne pas avaler de fumée, car il en sera étouffé."

Une courte prudence convoite richesses et bien-être; la sagesse surnaturelle vante les trésors de la sainte pauvreté et détache le cœur de la poussière pour l'attacher au seul vrai bien: Dieu. M. Grignon et son aîné ne voyaient pas les choses du même oeil.

### **Un collégien qui n'est pas comme les autres**

Changement de décor: Louis-Marie a quitté Montfort pour la ville de Rennes où les Jésuites possèdent un grand collège classique. Comme les autres étudiants—leur chiffre dépasse les deux mille—Louis-Marie fréquente l'institution aux heures de classe, mais pensionne au dehors. Il a la bonne fortune d'avoir un oncle prêtre qui réside tout près et qui le reçoit volontiers sous son toit. Notre collégien a douze ans; ses remarquables qualités de cœur et d'esprit lui ont vite gagné la sympathie de ses professeurs. Leur science et leur piété enrichiront son âme si bien disposée. Mais com-

ment traversera-t-il ces huit années d'étude et de croissance physique, mêlé qu'il sera à une jeunesse dissipée et souvent corrompue? Sa piété et son recueillement résisteront-ils au tapage et aux divertissements d'une grande ville?

Son ami nous rassure en ces termes: "Louis était encore écolier et paraissait déjà un homme parfait, tenant tous ses sens sous une telle garde qu'on ne lui voyait échapper ni regards, ni gestes, ni manières inconsidérés. Ses yeux presque toujours baissés, sa modestie, son air dévot le singularisaient déjà en quelque sorte et le faisaient distinguer de presque tous les autres écoliers."

Que de jeunes écervelés perdent leur temps en classe, chahutent et s'amusent. Qu'ils courent les rues et les cabarets le soir, s'assemblent pour boire et se divertir. Louis-Marie ne les connaît pas. Une réserve rigoureuse monte la garde devant la porte de son cœur. Les histoires risquées ne parviennent pas à ses oreilles; les spectacles indécents s'arrêtent à la barrière de ses paupières closes; les livres suspects ne pénètrent pas dans sa chambre. Pour reprendre l'expression de son ami, ce jeune homme qui, dans un entourage agité et sensuel, mène une vie de prière et de solitude semble avoir échappé à la souillure du péché originel. Ses inclinations naturelles le portent vers les sommets au lieu de traîner vers les bas-fonds. "Toute son enfance s'est passée dans une admirable innocence et éloignement du mal; il était si ignorant de tout ce qui peut altérer la pureté qu'un jour, l'entretenant

des tentations contre cette vertu, il me dit qu'il ne savait ce que c'était."

Avec les années Louis-Marie avançait en âge, en science et en sagesse. Il ignore l'attraction du mal, tant ses yeux sont éblouis par l'éclat souverain de la vertu. Parce qu'il a gardé à Dieu les élans de son jeune cœur, Dieu l'a rempli de cette sagesse mille fois plus précieuse que l'or. Il lui a donné le goût, le désir et la jouissance de la vérité surnaturelle, de la présence et de la pensée divines.

En classe, il s'affirme un redoutable concurrent: à la fin de l'année il remportait tous les prix. Il joignait à ses dons intellectuels de la facilité pour le dessin et la peinture. Un de ses tableaux, représentant l'Enfant-Jésus jouant avec saint Jean-Baptiste plut à un conseiller du parlement en visite à la maison. Il lui en donna un louis d'or pour ses pauvres.

Je dis bien, pour ses pauvres. Car ce collégien aimait à visiter les indigents et les malades, à les consoler et à leur distribuer les aumônes qu'il avait recueillies. Louis-Marie, qui passait pour un jeune homme tranquille et réservé, savait accomplir, quand la charité entraînait en jeu, des gestes capables d'effrayer les plus hardis. Il tendit la main en public et fit la quête auprès des étudiants, en faveur d'un camarade en guénilles. D'autres s'étaient moqués de sa misère; lui en eut pitié, parce que, sur le visage du pauvre, sa foi lui découvrait les traits de Jésus. Il porte ensuite le fruit de sa quête chez le marchand de drap et il lui présente son ami en

haillons: "Voici mon frère et le vôtre, si cette somme d'argent ne suffit pas, à vous d'ajouter le reste." La charité est contagieuse: le marché fut conclu.

Ecrivons-nous de la légende et non de l'histoire vécue quand nous appuyons sur les différences marquées qui distinguent Louis-Marie de ses condisciples? Par une anticipation inconsciente des faits, ne déposons-nous pas avant le temps un nimbe lumineux sur le front d'un adolescent que les tempêtes de la vie n'ont pas encore secoué? Non. Ce jeune homme ne ressemble pas à la masse de ses camarades, et il est temps de rechercher l'origine d'une sainteté aussi précoce et aussi ferme. Ici encore M. Blain, l'ami de notre héros, va nous fournir les renseignements souhaités.

"L'amour de Marie était comme né avec M. Grignon, on peut dire que la sainte Vierge l'avait choisi la première pour un de ses plus grands favoris, et avait gravé dans sa jeune âme cette tendresse si singulière qu'il a toujours eue pour elle, et qui l'a fait regarder comme un des plus grands dévots à la Mère de Dieu que l'Eglise ait vus." Ce jugement, qui nous livre la clef de la vocation du Père de Montfort, mérite que nous nous y arrêtions sérieusement. Oui, Louis-Marie fut le prédestiné de la Mère de Dieu, son enfant privilégié, son tendre serviteur.

Chose certaine, le Père de Montfort a été suscité par la Providence pour faire échec à l'hérésie janséniste et pour intensifier dans l'Eglise la dé-

votion à la sainte Vierge. Il faut le ranger parmi les grands saints des derniers temps qu'il a lui-même prédits, qui surpasseront autant en sainteté la plupart des autres saints, que les cèdres du Liban surpassent les petits arbrisseaux. Géant de la perfection, le Père de Montfort appartient à ces grandes âmes, pleines de grâce et de zèle, qui seront choisies pour s'opposer aux ennemis de Dieu; âmes singulièrement dévotes à la sainte Vierge, éclairées par sa lumière, nourries de son lait, conduites par son esprit, soutenues par son bras et gardées sous sa protection.

La Mère de Dieu fut l'ouvrière des merveilles de grâce que nous admirons dans l'âme de son jeune serviteur. La première, elle l'a choisi, elle l'a choyé et enveloppé de ses prévenances, elle a allumé en son cœur cette filiale tendresse qui donne à sa piété tant de douceur et de séduction. La tendresse envers Marie, que voilà un sentiment tout montfortain, une conviction intime, ardente qu'il exprime partout dans ses écrits. Une vraie et tendre dévotion à Marie, mais c'est le tout de la piété mariale à ses yeux! Malheur à certains catholiques qui ne connaissent la Mère de Dieu que d'une manière spéculative, sèche, stérile, indifférente. Le Père de Montfort réprouve ces Messieurs sans pitié et sans dévotion tendre envers Marie.

Par contre, comme il se plaît à expliquer ce qu'il appelle une dévotion tendre. "La vraie dévotion est tendre, c'est-à-dire pleine de confiance en la très sainte Vierge, comme d'un enfant dans sa bonne mère. Elle fait qu'une âme recourt à elle

en tous ses besoins de corps et d'esprit, avec beaucoup de simplicité, de confiance et de tendresse; elle implore l'aide de sa bonne mère en tout temps, en tout lieu et en toute chose; dans ses doutes pour en être éclaircie, dans ses égarements pour être redressée. . ."

Relisez ces dernières lignes attentivement; elles trahissent le secret d'une âme, elles détaillent la vie intérieure du plus grand serviteur de la Vierge sainte. Car le Père de Montfort n'enseigne rien qu'il n'ait auparavant expérimenté. Pour parler de dévotion à Marie il n'a qu'à ouvrir son cœur, comme il en fait parfois la remarque: "Mon cœur vient de dicter ce que je viens d'écrire avec une joie particulière." Il tente de s'expliquer, d'exprimer ce qui bouillonne en son âme, quitte à s'avouer impuissant et à proclamer que seules l'expérience et l'inspiration divine peuvent apprendre ce qui fait défaillir sa plume. *Nec lingua valet dicere, nec littera exprimere, expertus potest credere. . .*

Nous transcrivons ici une page de M. Blain sur la dévotion de Louis-Marie envers sa Mère du ciel. Elle complètera notre exposé. "Le jeune Grignon était-il devant une image de Marie, il paraissait ne plus connaître personne et dans une espèce d'aliénation de ses sens; d'un air dévot et animé, dans une espèce d'extase, immobile du reste et sans action, il se tenait des heures entières au pied des autels, à la prier, à l'honorer, à réclamer sa protection, à lui dédier son innocence, à la conjurer d'en être la gardienne, à se consacrer à son service. Cette dévotion si sensible n'était pas en lui pas-



sagère, comme en tant d'autres enfants; elle était journalière. L'église de Saint-Sauveur, sa paroisse, le voyait tous les jours, en allant et revenant de classe, rendre ses visites à une ancienne et miraculeuse image qui y était; et son oncle rend témoignage qu'il y passait quelquefois une heure. Tout le monde sait qu'il ne l'appelait que sa Mère, sa bonne Mère; mais tout le monde ne sait pas que dès sa plus tendre jeunesse, il allait à elle avec une simplicité enfantine lui demander tous ses besoins temporels aussi bien que spirituels, et il se tenait si assuré, par la grande confiance qu'il avait en ses bontés, de les obtenir que jamais ni doutes, ni inquiétudes, ni perplexité ne l'embarrassaient sur rien; tout, à son avis, était fait quand il avait prié sa bonne Mère et il n'hésitait plus."

Nous comprenons à présent pourquoi Louis-Marie ressemblait si peu aux autres collégiens, pourquoi il menait une vie angélique dans un corps mortel. La sainte Vierge accomplissait ce prodige en sa faveur, parce qu'elle le préparait à sa mission de sauver les âmes et de prêcher aux siècles à venir les bontés inépuisables de la Reine des cœurs. Dans la vie de Louis-Marie, la dévotion à la Mère de Dieu prend donc un sens et une étendue qui ne se retrouvent pas souvent, même chez les saints: ce n'est plus le ruisseau ni la rivière, mais un fleuve large et profond qui prodigue sur ses bords verdure et fécondité. Louis n'a pas encore atteint sa vingtième année qu'il pratique déjà cette dévotion parfaite qu'il prêchera plus tard aux foules émerveillées.

Pour Marie on ne fait jamais assez! Toujours plus, toujours mieux, voilà comment se mesure chez lui le culte de sa bonne Mère. Aussi quel magnifique et incroyable profit tire-t-il d'un si entier dévouement! Chaque heure, chaque minute de sa journée, pour ainsi dire, se remplit de la pensée, de l'invocation, de l'imitation de Marie. Agir par elle, penser comme elle, prier avec elle, méditer en elle, mériter pour elle, telle devient la trame ordinaire de son existence.

Notre-Dame, de son côté, se donne d'une manière ineffable à son fidèle serviteur. Elle épie les occasions favorables de lui faire du bien, lui donne de bons conseils, l'entretient de tout le nécessaire pour le corps et pour l'âme, le conduit et dirige selon la volonté de son Fils, le défend et protège contre ses ennemis, intercède pour lui auprès de Jésus auquel elle l'unit d'un lien très intime. M. Blain signale encore cette protection spéciale de Marie qui couvre Louis-Marie. "Comme son extrême amour de la pauvreté et des pauvres et son abandon apostolique à la Providence le mettaient dans des nécessités d'argent continuelles, il avait besoin d'une mère aussi tendre et aussi vigilante que la sainte Vierge pour y pourvoir. Mais, mon Dieu! quest-ce qui lui a jamais manqué avec le secours de la Reine du ciel? Ceux qui ont connu M. Grignon à fond, comme moi, savent que les miracles de sa providence maternelle sur lui se multipliaient avec ses jours, et si quelquefois elle paraissait le délaisser pour quelques heures, ce n'était que pour animer sa confiance envers elle et l'exer-

cer dans la pratique des plus difficiles vertus. Aussi comme une bonne mère, qui prend plaisir à se dérober quelques moments aux yeux de son enfant pour lui rendre ensuite sa présence plus douce et plus sensible, la divine Marie paraissait parfois oublier le plus zélé et le plus tendre de ses dévots; mais après avoir éprouvé sa vertu, elle ne tardait plus guère de faire éclater sa tendresse pour lui par quelque preuve nouvelle de sa bonté. Il faudrait faire un journal de sa vie, si on voulait marquer par détail tous les soins que sa bonne Mère paraissait en prendre; il semble qu'elle le conduisait par la main en toutes ses voies, comme l'ange Raphaël le jeune Tobie. Il semble qu'il apprenait d'elle tout ce qu'il avait à faire dans les choses même les plus obscures, et les plus embarrassées, telle que peut être la vocation à un état."

Au sortir de sa philosophie, Louis-Marie eut à décider la grave question de son avenir. Le monde, où son père aurait voulu le retenir, n'exerçait aucun attrait sur un cœur aussi élevé au-dessus de la terre. Peut-être le cloître allait-il cueillir ce lis odorant? Dans la retraite infranchissable d'un monastère, il étancherait sa soif de silence et d'oraison. A moins que l'apostolat actif de quelque congrégation moderne, comme les Jésuites ou les Prêtres de la mission, ne séduisît le jeune enthousiasme de son zèle. Dans cette décision, comme dans toutes les autres, ce fut la sainte Vierge qui le guida. L'état ecclésiastique, le sacerdoce fut le seul pour lequel son cœur parla, le seul que Dieu lui montra.

### **L'enfant de la Providence.**

A l'automne de 1693, Louis-Marie dit adieu à la patrie de son enfance. Loin de sa Bretagne, l'entraînait son projet de devenir prêtre, un vrai prêtre du bon Dieu. Il avait bien commencé sa théologie à Rennes sous des maîtres savants et pieux. La divine Providence fit miroiter à ses yeux un idéal plus élevé: là-bas, à Paris, existait un séminaire, où les clercs vivaient séparés du monde et bénéficiaient d'un climat merveilleux pour cultiver les hautes vertus du sacerdoce. On comprend que les désirs de notre lévite se portèrent vers ce jardin béni, surtout du jour où une pieuse dame offrit de payer sa pension. Il n'oubliait pas qu'en plus du logement et de la nourriture, un séminariste doit trouver à se vêtir et rencontrer d'autres menues dépenses; il n'était pas question non plus d'attendre la moindre assistance de ses parents. Il dit oui tout de même à la généreuse bienfaitrice, et il s'en remit à la divine Providence pour le reste.

M. Grignon, flatté sans doute de voir son fils prendre le chemin de la Capitale et qui sait? des honneurs, ne fit pas de difficultés. Il offrit même un cheval pour le voyage. Louis-Marie refusa, confiant de franchir à pieds, sans trop de peine, les 200 milles qui le séparaient de Paris. Tout au plus emportait-il un habit neuf et dix écus en poche; trente francs représentaient un bien mince capital pour défrayer des études qui dureraient sept années.

Tout autre que lui se serait rongé d'inquié-



tude, ou plutôt ne se serait pas embarqué dans cette galère. Lui savait se confier à la bonté de son Père céleste. Il suivit à la lettre le conseil évangélique qu'il rappellera plus tard à sa soeur dans le besoin: "Dieu veut de vous, ma chère soeur, que vous viviez au jour la journée, comme l'oiseau sur la branche, sans vous soucier du lendemain; dormez en repos sur le sein de la divine Providence et de la très sainte Vierge, ne cherchant qu'à aimer et contenter Dieu; car c'est une vérité infaillible, un axiome éternel et divin, aussi véritable qu'il n'y a qu'un Dieu: Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît."

Le raisonnement de Louis-Marie était aussi simple que clair: en se rendant à Paris afin d'achever sa formation cléricale, il servirait mieux les intérêts de Dieu qu'en demeurant chez ses parents à Rennes. Donc il partirait. Dieu premier servi, le reste ira toujours! Résolution courageuse, héroïque même. Véritables fiançailles avec la pauvreté du Christ. Louis-Marie Grignon, fils de noble homme, choisit de vivre désormais de la charité publique. A vingt ans, en pleine santé, doué d'une belle intelligence et nanti d'une instruction solide, il s'éloigne de sa famille et saute dans l'inconnu. La séparation lui coûta sûrement, encore que la Vierge très bonne lui adoucît l'amertume de son sacrifice par des consolations intimes. Il embrassa sa mère, ses petites soeurs, ses petits frères, il serra la main de son père et il partit, son rosaire à la main. Un homme qui dit son chapelet est fort.

Sur le mauvais chemin qui l'enlève à sa Bretagne, Louis-Marie se hâte vers sa terre promise. Il presse si vivement le pas qu'il entre dans Paris au bout de huit ou dix jours. Au prix de quelles fatigues et dans quel état! Il avait frappé aux portes, mendié son pain et un gîte pour la nuit. La pluie, une pluie d'automne, abondante, tenace, glacée, l'avait surpris; le chemin tourna au borborygme, où les souliers glissaient et enfonçaient. Il ne payait pas de mine sous ses vêtements souillés et difformes. Il personnifiait bien la misère quand il déclinait son nom: Louis-Marie Grignon, un pauvre de Jésus-Christ!

Il supporta joyeusement le mauvais accueil qui l'attendait à la fin de certaines journées harassantes. On l'écoutait avec défiance, on le chassait menaçant de mettre les chiens à ses trousses. Il y avait tant de maraudeurs dans le pays, et ce gail-lard là avec ses épaules et ses poings!

Toujours dans les humbles chaumières, chez les pauvres, ses frères d'adoption, il avait trouvé un bol de soupe chaude et un peu de bois sec, pour se chauffer. Il retrouva sa bienfaitrice à Paris, mais, hélas! des revers de fortune ne permettaient plus à Mlle de Montigny de payer la pension au séminaire de Saint-Sulpice. Elle fit entrer son protégé dans un séminaire réservé aux ecclésiastiques pauvres. Bientôt la famine qui sévit partout dans le royaume le priva de sa pension. Le supérieur, qui ne voulait pas remettre Louis-Marie sur la pavé, lui offrit de veiller les morts de la paroisse à l'occasion. Louis-Marie ne s'y refusa pas, vu que c'était un

moyen de gagner quelque chose. De plus il tendit la main.

"Son entretien lui restait à trouver et il résolut de le chercher dans la charité du prochain et de boire avec générosité la honte attachée à cette espèce de mendicité obscure; il trouvait d'ailleurs dans sa pauvreté des trésors pour les pauvres." Un jour il reçoit une soutane bien chaude; elle passe à un confrère nécessiteux. Argent comme habits ne dormaient pas longtemps dans ses mains, mais servaient à soulager la misère des autres. Lui se contentait du plus strict nécessaire, n'entendant pas vivre à son aise aux dépens d'autrui. Il affronta toutes les privations et les incommodités pour imiter son Maître qui n'avait même pas une pierre pour reposer sa tête. Il vivait entre les bras de la divine Providence, comme un enfant sur le sein de sa mère, qui se laisse conduire partout où elle veut et ne pense point au lendemain.

Le trait suivant fera saisir la manière confiante avec laquelle Louis-Marie faisait ses achats. "Il pria un vertueux laïque d'aller lui acheter à la friperie un habit de dessous de peau d'élan, afin qu'il fut de plus longue durée et lui donna trente sols pour faire cette emplette. Le laïque lui dit qu'il n'aurait pas un tel habit pour ce prix-là. Allez, ne vous mettez pas en peine; si on veut vous le vendre plus cher la Providence y pourvoira, et donnez la pièce de trente sols au premier pauvre que vous trouverez." Ce qui était prévu arriva. Le commissionnaire revint bredouille. "Bon, pendant que vous étiez occupé à me faire cette charité, une

personne m'a apporté deux pistoles que voilà; je vous prie de les reporter au marchand pour m'acheter un habit."

Echo fidèle de la parole du Maître: Ne vous mettez pas en peine, disant: Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous? Ce sont les païens qui recherchent toutes ces choses; votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par-dessus."

La splendeur du grand roi Louis XIV avait attiré dans sa Capitale tout ce que la France comptait de noblesse, de richesse et de talent, à l'époque la plus brillante de son histoire. Louis-Marie ignore tout ce qui se passa au dehors. Il vécut à Paris comme au désert. Devenu prédicateur, il dénoncera dans la suite les abus du luxe qui s'étalait partout dans les vêtements, les repas, les équipages, les meubles. Son cantique sur le monde ridiculise les demoiselles aux beaux linges transparents, aux queues traînantes; leurs cheveux noirs sont tout blanchis et coiffés à triple étage. Les hommes imitent ces sucrées dans leurs perruques poudrées de blanc, dans leurs étoffes de prix. La mode des habits change plus souvent que tous les mois. . . Et l'extravagance des équipages avec chevaux, chiens et laquais.

Ce que le missionnaire remarquera plus tard pour le condamner, le séminariste d'aujourd'hui ne le connaît pas. Les bruits de la vie mondaine, ses fêtes et ses scandales ne parviennent pas jusqu'à

lui. Vêtu, nourri, logé à l'enseigne de la pauvreté la plus stricte, il gorge son âme d'une vie plus haute, puisée dans la contemplation de la Sagesse qui est Dieu. "Il faut tant qu'on peut fuir les compagnies des hommes, écrivait-il; non seulement celles des mondains qui sont pernicieuses ou dangereuses, mais même celles des personnes dévotes lorsqu'elles sont inutiles et qu'on y perd son temps. Celui qui veut devenir sage et parfait doit mettre en exécution ces trois paroles dorées que la Sagesse éternelle dit à saint Arsène: Fuyez, cachez-vous, taisez-vous! Fuyez tant que vous pourrez les compagnies des hommes, comme faisaient les plus grands saints. Que votre vie soit cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Enfin gardez le silence avec les hommes, pour vous entretenir avec la Sagesse. Un homme silencieux est un homme sage."

Louis-Marie circule dans le brouhaha des rues. Il portait les yeux si fort baissés qu'il ne pouvait voir qu'à ses pieds; on s'étonnait même qu'il pût se conduire dans les rues; et ce qui était plus étonnant, c'est qu'il savait où toutes les images de la sainte Vierge étaient placées dans les carrefours et sur les portes des maisons. Il portait la mortification des yeux jusqu'à ne regarder personne en face, non pas même ceux avec lesquels il vivait ou qu'il allait visiter. Une fois, le menant chez un banquier, il demeura dans le vestibule où je le trouvais, à la vue des valets, à genoux et en prière comme s'il eût été dans l'église. Il poussait l'oubli des créatures jusqu'à ne vouloir ni voir ni parler à ses compatriotes et ses compagnons d'étude."

Louis-Marie fait l'ascension de la montagne du silence; il puise dans le calme de sa retraite ces lumières qui éclaireront ses sermons et ses écrits. Son directeur le pousse dans cette voie de l'union à Dieu, ou plutôt il lâche la bride à sa ferveur, suivant l'expression de M. Blain. "En liberté de se livrer à la pénitence, à l'oraison, au silence, au recueillement, à la mortification il retraçait dans sa vie et faisait revivre en sa personne tout ce qu'on en lit dans celle des saints. Son oraison devint continue et rien ne paraissait l'interrompre tant il paraissait retiré en Dieu. Il en faisait plusieurs heures par jour et donnait aussi beaucoup de temps à la lecture spirituelle. Il se donnait tous les jours des disciplines terribles qui effrayaient celui qui était son voisin. Les autres instruments de pénitence, haïres, cilices, chaînes de fer, bracelets allaient sur le pied des disciplines."

La sainteté exige une parfaite maîtrise du corps naturellement rétif. Le jeune Louis-Marie pratiquait ce qu'il devait enseigner aux autres: "Il faut mortifier son corps, non seulement en souffrant patiemment les maladies du corps, les injures des saisons et les atteintes qu'on reçoit en cette vie des créatures; mais encore en se procurant quelques peines et mortifications, comme jeûnes, veilles et autres austérités de saints pénitents." Ajoutons la conduite vigilante et sage du directeur de conscience: "Sans cette obéissance toute mortification est souillée de la volonté propre et souvent plus agréable au démon qu'à Dieu."

La mort frappa inopinément le Supérieur de la maison, obligeant les élèves à se disperser. Louis-



Marie se trouvait dans la rue, sans la moindre ressource. Il confia ses sentiments à son oncle de Rennes: "M. de la Barmondière, mon directeur et mon supérieur est mort. . . C'est lui qui a fondé le séminaire où je suis et qui m'y a reçu pour rien, et m'a tant fait de bien. Je ne sais pas encore comment tout ira, si j'y demeurerai ou si j'en sortirai. Quoiqu'il m'en arrive, je ne m'en embarrasse pas; j'ai un Père dans les cieux qui ne peut me manquer. Il m'a conduit ici et m'y a conservé jusqu'à présent; il me fera toujours éprouver ses miséricordes ordinaires, quoique pour mes péchés je ne mérite que des châtements. Je ne laisse pas de prier Dieu et de m'abandonner à sa Providence."

Une pareille résignation surprenait les disciples de Louis-Marie. "M. Grignon, lui avoua l'un d'eux, ou vous êtes un grand saint ou un grand ingrat." En fait il ne se croyait ni l'un ni l'autre. Il essayait seulement de faire tout son devoir de chrétien. Aux yeux de la foi rien n'arrive que par la permission du ciel. Dieu est notre Père très bon. Il ne veut donc que notre bien, malgré l'apparence contraire des événements. A quoi bon geindre et pleurer sur son malheur? Louis-Marie préfère en tirer profit par une généreuse résignation. Bien plus, sous la douleur physique ou morale se cache une parcelle de la croix du Christ. La chance se présente de souffrir comme lui et avec lui, de porter un peu de sa croix. La belle aubaine!

Comme c'est Dieu qui nous envoie,  
Nous pèse et nous taille nos croix,  
Il faut les porter avec joie  
Sans rien retrancher de leur poids.

La souffrance, pain quotidien de cette vie, est utile, précieuse, désirable et le plus grand trésor des âmes d'élite. Il faut se résigner à souffrir; on peut même désirer la croix, la rechercher et la goûter. Seuls ceux qui ont reçu la sagesse surnaturelle comprennent comment il peut se faire qu'on recherche et qu'on goûte la croix.

Louis-Marie ne séparait pas la théorie de la pratique. Au collège de M. Boucher, qui le recueillit par charité, la misère régnait. "La nourriture, aussi bien que tout le reste, était alors très pauvre et dégoûtante. La viande de rebut et ce qui ne s'achète à la boucherie que pour les plus misérables, ne s'y distribuait qu'en très petite quantité." La santé de Louis-Marie, ébranlée déjà par ses rigoureuses pénitences, ne put tenir à ce régime de diète. Il travaillait à la cuisine, la haire sur le dos, lorsque la maladie le terrassa.

Il fut transporté à l'Hôtel-Dieu, la maison des pauvres, où les religieuses, frappées de sa rare vertu, en prirent tous les soins imaginables. Son ami, M. Blain, lui rendit visite. "Je suis dans la maison de Dieu, quel honneur! dit le malade en riant. Mes parents n'en seront peut-être pas trop aises (la maison des pauvres!) mais la nature est-elle jamais d'accord avec la grâce?" Ce corps débile cachait une âme forte et saine. La joie éclatait sur son visage, aussi bien que la paix et la tranquillité. "A le voir, dit son ami, on ne l'eût pas cru malade. On allait même le voir pour s'édifier; ni plaintes, ni inquiétudes, ni aucune marque de peine et d'impatience." Pourtant les souffrances

étaient vives et les consolations humaines absentes. Des saignées réitérées le conduisaient aux portes du tombeau. Il devait composer, à l'intention des malades, un cantique bien touchant: La consolation des affligés. Citons quelques vers.

Le travail d'une année,  
Quoique très excellent,  
Ne vaut pas la journée  
D'un malade content.

La souffrance est nommée  
Divine volonté,  
Dès lors qu'elle est aimée  
Et prise avec gaieté.

Avec gaieté! Le sourire sur la croix: Louis-Marie en donnait l'exemple. Quand la fièvre brûle, que la tête se fend, que le corps est blessé, le cœur triste et sans courage, sourire? sourire à la vie? Et comment? Où trouvait-il cette force, lui qui souriait devant l'approche de la mort? Dans la prière, la prière à Marie.

Cette grâce extraordinaire,  
Cette joie en l'adversité,  
Ne s'obtient que par la prière  
Qu'on fait avec humilité.

Pour l'obtenir, prions Marie,  
Par son cœur percé de douleur;  
C'est elle qui donne la vie  
Et la croix même du Sauveur!

Louis-Marie ne songeait pas à se préparer à la mort. Il annonça même à son ami que sa guérison approchait, contrairement à l'attente des médecins. Ses forces revinrent, en effet, et avec elles le désir de reprendre sa montée vers le sacerdoce. Au sortir d'hôpital, notre clerc fut invité par les charitables Messieurs de Saint-Sulpice à poursuivre ses études dans leur petit séminaire. Attention délicate de la Providence qui confiait la formation du futur missionnaire aux fils de M. Olier. C'est là qu'il puisera ces trésors de piété et de science qu'il répandra à profusion durant ses courses apostoliques.

Au témoignage de M. Blain, c'était le lieu du monde où il pouvait être plus en liberté de prendre son plein vol vers le ciel, et de s'élever à la plus sublime perfection, sous la conduite de deux saints dont l'un était son directeur et l'autre son supérieur; dans la compagnie d'un grand nombre de jeunes gens très fervents et dévorés comme lui du même zèle de leur sanctification. La haute estime qu'ils professaient pour Louis-Marie, sans parler de leur proverbiale charité, avait incité les directeurs du séminaire à faire les démarches voulues pour assurer son admission et le paiement de sa pension. Le jour de son arrivée, ils firent même dire le Te Deum pour en rendre à Dieu des actions de grâces.

Il est clair que cet étudiant ne connaîtra plus la tranquillité de l'homme ordinaire. Il sera regardé, examiné et même jugé par ses camarades et ses supérieurs. On ne rencontre pas un saint tous les jours. La gloire se paye, l'envie en est souvent la rançon. Bien sûr, Louis-Marie ne posait pas

à la sainteté. Ce n'était pas sa faute si on lui tailait pareille réputation. Rien dans sa conduite ne visait à plaire aux hommes, à s'en attirer l'estime et l'admiration. Sa pensée volait à cent lieues plus haut, toute occupée à louer et servir son Dieu. Mêlé à tout moment à ses camarades, comment pouvait-il dissimuler son recueillement, sa modestie, sa piété, sa mortification, en un mot tout cet incendie d'amour qui brûlait au-dedans et qui ne pouvait pas ne pas embraser ses actions. Sans y penser le moins du monde, Louis-Marie semait l'étonnement autour de lui. "Il parut dans le petit séminaire de Saint-Sulpice rempli alors de la plus fervente jeunesse, comme un aigle qui s'élève et qui va se perdre dans les nues." Il ne marchait pas au rythme commun : il volait. Ses ailes de géant l'empêchaient de marcher.

Sa façon toute personnelle de prier ou de se récréer, d'étudier ou de se promener ne plaisait pas à tout le monde. On lui en fit la remarque. Il changeait, disait-on, la récréation en oraison par les discours pieux qu'il y tenait. D'autres, fatigués de l'entendre publier les grandeurs de la sainte Vierge, le soupçonnaient d'aimer plus la Mère que le Fils. Averti par son directeur, Louis-Marie s'efforça de distraire sa pensée du ciel au temps des récréations. "Il avait même fait à ce dessein un recueil de contes et d'histoires propres à faire rire, qu'il tâchait de débiter du mieux qu'il pouvait dans les récréations, mais il faut avouer qu'il n'avait point grâce pour cela."

Ce trait relève chez lui une certaine gauche-

rie, une réserve extrême dans ses relations. Homme de silence et de pénitence, il se sentait mal à l'aise dans une société fine et compliquée. Il demeurerait étranger, par principe plutôt que par inaptitude naturelle, aux élégances et aux roueries d'un monde habile à plaire. L'intention droite suffit; il va droit son chemin, en présence de Dieu. Son discours suit la règle évangélique: Oui, oui; non, non.

"Les austérités de M. de Montfort faisaient beaucoup de bruit dans le séminaire; car il faisait en ce genre, comme dans celui de l'oraison et du recueillement, le désespoir des plus fervents qui le trouvaient inimitable. Ils eussent dit au supérieur, ce que les disciples de saint Pacôme dirent au sujet du fameux saint Macaire, qui était venu vivre caché et inconnu parmi eux. "Quel homme nous amenez-vous? Il semble qu'il n'ait plus de corps et qu'il ne soit plus sur terre; son exemple est pour nous un sujet de désespoir, car nous ne pouvons ni l'imiter ni le suivre." Les directeurs de Louis-Marie prirent à coeur de tailler ce diamant aux feux déjà si brillants. Ils ne purent transformer en un jour ce jeune homme plein d'enthousiasme et d'énergie, en un modèle de mesure et de circonspection. Les étudiants eurent l'occasion de s'amuser aux dépens d'un confrère si étrange. Louis-Marie se plia aux directives de son guide spirituel; l'obéissance, une obéissance aveugle et inlassable, le guidait sur la voie droite de la sainteté, sans que jamais son esprit d'initiative ne l'entraînât en dehors du chemin.

Louis-Marie ne niait pas ses déficiences; fils d'Adam, il portait sa part de la déchéance com-



mune. Il ne demandait pas mieux que de se corriger. Là se trouve la meilleure pierre de touche de la sainteté véritable. On le fit remarquer au séminaire, quand certains voulurent comparer les austérités de Louis-Marie avec la conduite d'un ancien étudiant, passé de la plus rigoureuse pénitence à une vie de péché. "S'ils sont semblables dans la pratique de la pénitence, ils ne le sont pas dans celle de l'obéissance, faisait-on remarquer. Le premier était un opiniâtre, et celui-ci est obéissant."

Son directeur voulut sonder la profondeur de cette soumission; il le prit à partie. "Il lui retirait souvent ce qu'il lui avait accordé, retranchait, diminuait de ses oraisons, de ses pénitences et de ses exercices de piété. Ce que le sage directeur pensait de son pénitent ne paraissait jamais, et tout son extérieur était ajusté pour faire fuir l'amour-propre. Si Louis était tout de feu, il trouvait son directeur tout de glace, indifférent à ce qui le regardait et le renvoyant sans l'entendre; il paraissait ne faire aucun cas de ce qu'il lui proposait. Souvent il l'entendait traiter d'imagination ses sentiments et ses desseins, et on ne lui permettait de les suivre qu'après les avoir blâmés ou les avoir méprisés."

L'épreuve fut dure, peut-être superflue. Elle eut du moins l'avantage de tremper l'âme ardente du jeune lévite, de l'habituer aux tempêtes qu'il soulèvera plus tard par les inventions de son zèle et la pureté de sa doctrine. Il aura appris à se tenir sous la dépendance de l'autorité.

Faire le vœu de pauvreté  
Et de chasteté même,  
Pratiquer une austérité  
D'une rigueur extrême,  
Souffrir des tourments furieux,  
Et même le martyre,  
Obéir vaut encore mieux:  
C'est ce que Dieu désire.

### Les marches de l'autel

Personne ne gravit la montagne sainte de l'autel s'il n'a durant des années, développé sa piété et son savoir. Sainteté de vie, richesse doctrinale sont les qualités indispensables au lévite, les deux degrés qui le conduisent à la prêtrise. Louis-Marie Grignion amassa ces trésors de grâce et de science au séminaire, de 1693 à l'année 1700.

Pour ce qui regarde la vie intérieure, bien peu laissait à désirer chez lui. Il vivait dans l'abondance de ces eaux qui jaillirent en vie éternelle. On avait beau modérer sa pénitence, il n'en menait pas moins une vie fort au-dessus du commun. "A l'oraison il n'usait point de la liberté qu'on donne de la faire debout; il s'y tenait une heure entière à genoux, après quoi il entendait la messe, faisait son action de grâces dans la même posture." Ne cherchons pas de pose ni d'affectation dans cette attitude humiliée, la seule qui convenait à la vivacité de sa foi, en présence du Dieu trois fois saint. Il est facile de deviner le recueillement, la ferveur intime, les colloques enflammés qui s'échangeaient

entre le séminariste pénitent et l'Hôte intérieur et Celle qu'il appelait sa bonne Mère.

Une anecdote servira à nous introduire, ne fut-ce que d'un pas, dans les splendeurs de cette âme. Un jour, le séminaire délègue Louis-Marie et un condisciple en pèlerinage à Notre-Dame de Chartres. En cours de route, Louis s'éloigne pour causer avec des laboureurs, des pauvres gens. Le moyen de ne pas parler de Dieu quand on a le cœur brûlant et la vocation de missionnaire? Ensuite il s'en revenait à grands pas comme il était allé, rejoindre son confrère qui n'osait l'imiter. A Chartres, Notre-Dame l'accapara comme un aimant attire et captive le fer. Il oublie tout en présence de l'historique Madonne de Sous-Terre, fatigue, temps, nourriture. Son compagnon réussit enfin à le faire coucher. Mais quel programme chargé pour le lendemain! Louis retourna au plus tôt au sanctuaire et n'en sortit que le plus tard qu'il put. Il y communia et persévéra en oraison six ou huit heures de suite, depuis le matin jusqu'à midi, à genoux, immobile et comme ravi. Après un dîner hâtif, retour à l'église jusqu'au soir.

Le séminariste, témoin d'une pareille ferveur, avait raison de s'étonner. "Pour lui il avouait qu'après quelques heures, sa dévotion avait été épuisée, et qu'il ne comprenait pas comment M. Grignon pouvait entretenir Dieu si longtemps, et ce qu'il avait tant à lui dire." La réponse à cette question réside dans la nature de la contemplation infuse; elle échappe au temps, elle unit l'âme à son Dieu l'espace de quelques instants créés, avant-coureurs

de l'éternelle extase. La seule raison humaine ne peut comprendre ce secret du Roi.

On aurait pu craindre, au séminaire, qu'une oraison portée à une intensité aussi haute, entravât l'activité intellectuelle de l'étudiant. Où trouvait-il le temps d'étudier avec ses prières interminables? Ces Messieurs se rassurèrent quand ils virent avec quelle maîtrise Louis-Marie soutint sa thèse publique sur la grâce, sujet brûlant en ces temps de jansénisme. "Ses condisciples résolurent de lui faire des arguments si forts qu'il ne pourrait répondre, et de lui citer les passages les plus difficiles des Pères pour l'embarrasser et, par là, l'obliger à donner plus de temps à l'étude qu'à la contemplation. Mais ils furent fort surpris lorsqu'ils l'entendirent répondre en maître et rapporter de longs passages de saint Augustin et des autres Pères de l'Eglise, pour expliquer ceux qu'on lui objectait."

Louis-Marie se destinait à la prédication. Il savait que sa parole ne serait féconde que si elle se chargeait de grâce divine et de vérité. Il n'y a pas d'effet sans cause; seule la sainteté du prédicateur fait violence au pécheur endurci; et son enseignement le guide sur la voie droite du salut, loin des marécages du vice et des sentiers tortueux de l'amour-propre. Louis-Marie ne cache pas d'ignorance sous son évidente piété; une vie austère ne le dispense pas du travail ardu de l'étude. A l'école de Marie, il a su résoudre le problème de la science et de la charité: il y a plus de savants que de saints! Il avait appris de la Vierge très sage le secret d'aimer Dieu de tout son cœur, de converser avec lui

des heures entières, sans nuire à ses études théologiques.

"Néanmoins, pour le distraire un peu de son application extraordinaire aux choses spirituelles et à la présence de Dieu, de peur que sa santé n'en fût altérée, comme elle l'avait déjà été, on lui donna le soin de la bibliothèque, des cérémonies et de faire le catéchisme aux enfants les plus dissipés du faubourg Saint-Germain." Louis réussit très bien dans tous ces emplois. Sa parole chaude, simple, pittoresque conquiert rapidement le coeur de son petit monde. Il rédigea pour ses enfants de choeur un règlement qu'on trouva admirable. Mais c'est dans les livres de la bibliothèque qu'il fera sa plus illustre trouvaille. Son amour pour Marie le portait à étudier tout ce qui avait été écrit à sa gloire. La littérature mariale du siècle qui va de saint François de Sales à M. Boudon offrit à sa pieuse curiosité abondante matière à lecture.

Penché de longues heures sur ses livres de mariologie, Louis-Marie se documente. Il lit le crayon à la main, puise dans la sainte Ecriture, chez les saints Pères et les théologiens tout un arsenal de preuves qu'il ordonne vers une fin pratique. Car il porte dans sa tête et dans son coeur une idée bien claire qui le domine et le dirige. Il ambitionne de montrer toute la distance qui sépare la sainte Vierge des autres saints. Il croit qu'il reste à trouver une dévotion plus profonde, plus parfaite envers la Reine des saints. Non pas qu'il songe à faire reproche à qui que ce soit; son désir est tout autre. Il rêve d'augmenter l'amour des chrétiens envers

leur Mère céleste; de leur montrer comment elle mérite toute leur confiance et leur plus entier dévouement. En somme, son plan peut tenir dans ces mots: encore mieux, encore plus pour la sainte Vierge.

Loin de moi la pensée d'insinuer que la dévotion à Marie fût à la baisse au séminaire de Saint-Sulpice. Bien au contraire, M. Olier avait légué à ses fils toute sa tendre piété mariale. Louis-Marie trouva moyen d'y ajouter encore; il recevait dans ses oraisons des lumières nouvelles; il recueillait dans sa vie d'union à Marie des expériences dont il voulait faire part aux âmes de bonne volonté. Son attention portait sur le rôle personnel joué par Marie dans la vie de chaque fidèle. Il la voyait à l'oeuvre dans le monde surnaturel, occupée à distribuer les richesses de son divin Fils. Marie était partout dans les âmes. Rien de plus juste, en conséquence, que la reconnaître Mère et reine des âmes, ayant droit et puissance sur elles; rien de plus utile que de lui remettre la direction de leur vie surnaturelle. S'abandonner aux bontés de Marie, vivre dans sa dépendance, tout attendre de sa tendresse, tout faire pour sa gloire, voilà les formules qui traduisaient sa pensée et révélaient la réalité cachée de sa propre vie intime. Car en cherchant le chemin d'une dévotion plus grande envers Marie, Louis ne faisait que suivre l'impulsion de son coeur et rechercher le nom de sa propre spiritualité.

Un beau jour, il fit la découverte. Dans un livre écrit par M. Boudon il prit connaissance d'une dévotion plus élevée que les autres. Il y était ques-



tion de se consacrer totalement par une promesse et une donation, au service de la sainte Vierge, à titre d'esclave d'amour. Esclave? C'était bien là le mot qu'il cherchait, le seul capable de dire toute sa pensée. Un esclave n'existe que pour le bénéfice d'un autre, il ne s'appartient pas. Abomination quand il s'applique entre mortels, l'esclavage prend une très haute signification quand il passe sur le plan surnaturel de nos relations avec Dieu et sa sainte Mère. Louis-Marie étudia ce problème de nos obligations envers Dieu; il conclut que nous sommes les esclaves de Dieu par nature, les esclaves de Jésus par conquête et les esclaves de Marie par privilège. "Marie a droit et domination dans les âmes par une grâce singulière du Très-Haut qui lui a donné puissance sur ses enfants adoptifs, non seulement quant au corps, ce qui serait peu de chose, mais aussi quant à l'âme."

Avec quel empressement Louis-Marie s'enrôla dans la société de l'esclavage de la sainte Vierge. Cette dévotion, assez répandue en France de son temps, lui permit de réaliser son ambition d'une dévotion à Marie totale et parfaite. Il ne s'arrêtera pas en si bon chemin; dépassant les cadres étroits de cette pieuse pratique, il lui insufflera une âme nouvelle, son âme à lui toute passée au service de la Reine des cœurs. Il ne se contentera pas d'une consécration extérieure, lue aux pieds de la statue de Marie en un jour de fête. "Dévotion trop passagère et qui n'élève pas l'âme à la perfection où elle est capable de l'élever, remarque-t-il lui-même. La grande difficulté est d'entrer dans l'esprit de

cette dévotion que j'enseigne, qui est de rendre une âme intérieurement dépendante et esclave de la très sainte Vierge et de Jésus par elle. J'ai trouvé beaucoup de personnes qui avec une ardeur admirable se sont mises sous leur saint esclavage à l'extérieur, mais j'en ai rarement trouvé qui en aient l'esprit, et encore moins qui y aient persévéré."

Depuis ce jour Louis-Marie Grignon est devenu l'auteur et le propagateur d'une dévotion parfaite à Notre-Dame: le saint esclavage de Marie. De la sorte naquit humblement et petitement ce mouvement spirituel qui, jailli de la vie intérieure d'un séminariste, devait se préciser quelques années plus tard dans ses prédications et ses écrits, et se répandre à travers le monde et les siècles, procurant la gloire de Marie et aux âmes généreuses des joies nouvelles. Il y avait goûté le premier, lui qui écrivait: "Cette dévotion, fidèlement pratiquée, établit la vie de Marie dans une âme, en sorte que ce n'est plus l'âme qui vit mais Marie en elle. . . Mais à quoi est-ce que je m'arrête? Il n'y a que l'expérience qui apprend ces merveilles de Marie, qui sont incroyables aux gens savants et orgueilleux, et même au commun des dévots et dévotes."

Louis-Marie terminait son stage au séminaire lorsqu'il prit la plume pour écrire ce livre unique qui s'intitule: "L'Amour de la Sagesse Eternelle". Tel paraît être le sens de ces paroles de M. Blain, son confident: "Son directeur jugeait sans doute que M. Grignon était arrivé à un sublime degré d'union avec Jésus-Christ puisque peu avant ou peu après son ordination, je ne m'en souviens pas

bien, il le chargea d'écrire sur cette matière." Quand une âme a franchi, comme Louis-Marie, tous les obstacles extérieurs et intérieurs qui lui fermaient l'entrée de la contemplation, et qu'elle goûte au divin banquet préparé au-dedans d'elle-même, la vie misérable des pécheurs devient pour elle une énigme indéchiffrable. Elle ne comprend pas comment on peut vivre et ne pas aimer Dieu par dessus tout bien. Elle cherche les moyens de communiquer aux autres son amour pour l'adorable Jésus, et son dédain pour tout plaisir trompeur et toute vaine satisfaction. Telle fut l'origine du livre sur les amabilités de la Sagesse éternelle qui est le Fils de Dieu.

Le 5 juin 1700, Louis-Marie Grignion fut promu à la prêtrise; il avait vingt-sept ans. Le chemin qui l'avait conduit à l'autel lui avait offert plus d'épines que de roses. Sept ans auparavant, il avait quitté sa Bretagne pour Paris, sans autres ressources ni autre appui que la divine Providence. En vérité, ses désirs de mortification et de pauvreté avaient été comblés. "La solitude, l'oraison, la pénitence, l'étude de la théologie, de l'Écriture sainte, et les pieuses lectures avaient absorbé tous ses instants. De plus il avait souffert toutes les privations soeurs de la pauvreté. Sa famille ne lui avait rien fourni; pas un misérable vêtement, pas un livre d'étude, pas un cahier pour tracer ses pensées qu'il n'ait été contraint de quêter à la charité."

Elevé à rude école, Louis-Marie avait progressé à pas de géant dans la voie de la sainteté. La dévotion à la sainte Vierge surtout lui avait dé-

couvert des sentiers cachés qui le conduisirent plus doucement et plus tranquillement au terme de ses désirs. M. Blain en fit la remarque: "Elevé, pour ainsi dire, aux pieds de la sainte Vierge où son tendre amour pour elle le conduisait à tous moments, il éprouva toute sa vie ses caresses, ses tendresses maternelles. Déjà avant les ordres sacrés il avait fait vœu de chasteté. Dans l'église de Notre-Dame de Paris, où il avait coutume tous les samedis d'aller communier, aux pieds de sa bonne Mère, il s'abandonna aux mouvements de la plus tendre piété et consacra à Dieu dans son corps une victime pure. Arrivé à un don sublime d'oraison, et d'union à Dieu, que lui pouvait-il manquer pour le sacerdoce? Le lieu qu'il choisit pour dire sa première messe fut celui dont il avait eu tant de soin depuis son entrée dans le séminaire: la chapelle de la sainte Vierge derrière le chœur, dans la paroisse de Saint-Sulpice. J'y assistai et j'y vis un homme comme un ange à l'autel."

Un prêtre élevé pour ainsi dire aux pieds de la sainte Vierge! Eloge le plus magnifique qui soit! Ressemblance étonnante avec le divin modèle, lui aussi Fils de Marie! Louis-Marie Grignion, prêtre de Jésus-Christ parce que prêtre de Marie, entra de tout l'élan de son cœur d'apôtre dans le champ des âmes, pour la moisson.